

Le Vercors

Lieu à la fois lyrique et tragique de la Résistance, le Vercors a longtemps été davantage commentée qu'étudiée. Héros et martyrs, les hommes du Vercors ont été les symboles d'une époque, révélateurs de la passion et du courage de la Résistance mais aussi de son impuissance militaire et de la sauvagerie de l'occupant nazi.

Polémiques sur l'interprétation des événements et unanimité dans le souvenir ont alterné pendant cinquante ans, à tel point que la mémoire du Vercors, la façon dont on l'a honoré par des manifestations officielles, des monuments, mémoriaux, plaques, stèles, est devenue un objet d'histoire.

Deux fonctions

Sans être touché par les combats de juin 1940, le Vercors a été confronté aux conséquences de la guerre avec l'installation d'un lycée de réfugiés polonais à Villard-de-Lans, dont la plupart des élèves deviendront d'ailleurs maquisards.

Le mouvement Franc-tireur est à l'origine de l'apparition de la Résistance en Vercors. À Grenoble, des élus locaux exclus par Vichy comme Léon Martin, Eugène Chavant, mais aussi le cafetier Aimé Pupin, le garagiste Eugène Ferrafiat, créent une première antenne du mouvement, puis une deuxième à Villard-de-Lans autour du pharmacien Eugène Samuel, lui aussi socialiste, mais aussi juif et franc-maçon, tout ce que Vichy détestait.

Le plateau du Vercors a d'abord été envisagé par eux comme un refuge pour des résistants menacés par la police de Vichy ou par la police politique italienne après novembre 1942. Le premier camp d'Ambel avait cette fonction, au début de l'hiver 1942-1943. Le séjour rapide des communistes Remo Perinetti et André Dufour dans le Vercors, avant leur départ pour le Massif central, relève également de cette logique.



La ferme d'Ambel, Omblèze (Drôme), vers 1930
Coll. Musée Dauphinois



Grenoble, 1936. DE gauche à droite, André Dufour, Raymond Perinetti et Paul Billat. Fonds Martine Peters, coll. MRDI

L'afflux de jeunes qui ont refusé de partir travailler en Allemagne pour le STO et sont devenus clandestins ne change pas l'objectif, mais l'amplifie. Le transporteur Huillier assure l'indispensable liaison avec Grenoble. C'est un défi considérable pour les fondateurs : il faudra pour eux de nouveaux camps, trouver du travail dans le bûcheronnage ou l'agriculture, les faire accepter par une population qui n'est pas spontanément acquise à la Résistance, loin de là.

La deuxième fonction du Vercors est un rêve militaire de Pierre Dalloz et de l'écrivain Jean Prévost. Il consiste à profiter de la topographie du Vercors, "une île en pleine terre", écrit Dalloz, pour en faire une tête de pont, un "cheval de Troie" sur l'arrière des Allemands. Combiné à un débarquement allié, un parachutage massif (quatre à cinq mille hommes) de soldats bien armés auxquels se joindraient des volontaires résistants français locaux ferait du Vercors non une forteresse, comme on l'a tant répété à tort, mais un lieu de concentration de troupes qui "tomberaient" du plateau sur les arrières de l'ennemi pour le prendre en tenaille avec les troupes débarquées. Il s'agit bien d'un projet offensif, et non de faire du Vercors d'un réduit défensif.



Pierre Dalloz. Coll. MRDI



Jean Prévost. Coll. MRDI



Charles Delestraint. Coll. MRDI

Ce plan audacieux mais cohérent est accepté sous l'appellation "plan Montagnards" par les chefs de la France libre, Jean Moulin et le délégué militaire Delestraint. Il est évident que l'apport matériel des Alliés est, dans cette perspective, nécessaire, comme il l'est partout.

Une évolution incertaine

Le Vercors devient, au cours de l'année 1943, une sorte de sanctuaire maquisard. Neuf camps de Franc-tireur y sont installés au printemps 1943 tant dans la zone drômoise qu'iséroise. Des militaires de l'ex-armée d'armistice du 11e Cuirassiers sous les ordres du commandant Geyer, dit "Thivollée", les rejoignent, d'autres s'installent à Malleval. Les relations entre différents groupes, aux cultures politiques parfois opposées, ne sont pas toujours aisées, mais un pouvoir civil et militaire se structure en août. Eugène Chavant en est le chef civil, le capitaine Le Ray le chef militaire. Mais le premier état-major, avec Aimé Pupin, a été arrêté, en mai, par les Italiens.



A droite Eugène Chavant. Fonds Chavant, coll. Musée Dauphinois



Alain Le Ray. Coll. MRDI



Narcisse Geyer. Coll. MRDI

Les maquis du Vercors sont avant tout des maquis refuges, pas des groupes de guérilla. Ce sont, par exemple, les groupes des Chambarans qui coupent régulièrement la voie ferrée Grenoble-Valence. Mais le Vercors est déjà en 1943 un lieu connu, mythique, assimilé à un espace de liberté que des jeunes réfractaires parisiens choisissent comme lieu de fuite pour échapper au STO.

Pour les chefs du Vercors, les perspectives ne sont pas claires. Le "plan Montagnards" a été approuvé par les autorités gaullistes, mais l'été 1943 est difficile, qui voit avec l'arrestation et la mort de Jean Moulin, la déportation de Delestraint, la rupture du contact avec Londres et Alger qui donnent des signes contradictoires, même si le Vercors passe directement sous l'autorité de la France libre, ce qui souligne son importance. Le 13 novembre 1943 a lieu le premier parachutage d'armes sur le plateau.

Cependant, les Alliés n'ont pas connaissance du plan. Quand Dalloz, puis Chavant, se rendent à Alger, les services gaullistes leur promettent la relance et l'exécution du plan, sans avoir véritablement les moyens et la certitude de le faire prendre en charge par les Alliés. À la veille du débarquement du 6 juin 1944, le plan est prêt à être appliqué par les résistants locaux, mais pas par les Anglo-Américains ! Pour eux, le Vercors n'est qu'un territoire possible d'opération parmi des dizaines d'autres.

Entre épopée et tragédie

Avec l'annonce du débarquement en Normandie, c'est une véritable levée en masse. Alors que les différents camps contiennent environ quatre cents maquisards, on compte plus de trois mille cinq cents volontaires le 9 juin, maquisards sédentaires qui attendent le jour J, rejoints par de nombreux jeunes aussi enthousiastes que peu équipés. Mais le parachutage massif de troupes américaines ne vient pas. Le débarquement, certes réussi mais pas encore décisif, reste la priorité. Les Alliés ne peuvent ou ne veulent pas engager cinq mille hommes au Vercors et le débarquement en Provence n'est pas prévu dans l'immédiat.



Autrans, les Carteaux, 1943. Maquisards du C3. Coll. MRDI



Vercors 1944. Coll. MRDI



Vassieux-en-Vercors (Drôme), col de Lachau, juillet 1943. Maquisards du C6. Fonds Savin, coll. MRDI

Le Vercors est donc devenu ce qu'il ne devait surtout pas être : une forteresse assiégée. Les Allemands ne peuvent pas supporter cette provocation, cette concentration sur leurs arrières. Dès le 13 juin, ils tentent une attaque sur Saint-Nizier, brillamment repoussée. Mais le 15, ils reviennent en force et investissent le plateau, poussant les maquisards à se replier sur le centre du massif. Le constat a été fait que la "forteresse" avait en fait de multiples voies d'accès que les résistants ne pouvaient pas toutes tenir. L'attaque surprise et tragique sur le groupe de Malleval, en janvier 1944, avait montré (trente morts) la sauvagerie de la répression allemande. L'angoisse monte. Certes, le massif est un morceau de territoire libéré, proclamé le 3 juillet "République du Vercors", dans une ferveur qui donne le frisson. Dans l'enthousiasme, on envisage même de faire parachuter de Gaulle en personne ! Le parachutage d'armes du 14 juillet, dont la symbolique des parachutes bleus, blancs et rouges est forte, entretient l'espoir, mais manque toujours les mortiers, les armes lourdes alors que les avions allemands venus de Chabeuil bombardent le plateau juste après le parachutage.



Saint-Nizier-du-Moucherotte, juin 1944. Fonds Camille Armand, coll. MRDI

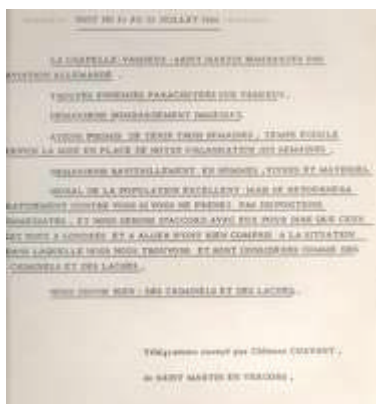


La Chapelle-en-Vercors, juillet 1944. Coll. MRDI



Saint-Agnan-en-Vercors (Drôme), la Loire. Coll. MRDI

Le 20 juillet, le plateau est encerclé, et le 21, les quinze mille hommes de la 157e division du général Pflaum attaquent partout, déposant des hommes par planeur en plein cœur du plateau, faisant sauter un à un les verrous, “les pas” de Saillans et de Pontaix qui ouvrent l'accès par le sud, ainsi que le col du Rousset. La bataille dure 56 heures.



Reproduction du télégramme d'Eugène Chavant. Coll. MRDI



François Huet. Coll. MRDI



Aimé Pupin. Coll. MRDI

Chavant a télégraphié sa rage à Alger, traitant de “criminels et de lâches” les responsables qui n’ont pas tenu leurs engagements. À partir du 23, les survivants tentent de fuir le plateau par petits groupes, de “nomadiser” pour échapper à la répression sauvage. À la grotte de la Luire, à Vassieux, à La Chapelle, les Allemands se livrent à des atrocités sur les maquisards pris, sur les civils aussi, faisant huit cent quarante victimes, détruisant les villages. Le gros du repli n’a été possible que par le sud-est, vers le Trièves via le Haut-Diois. Plusieurs jours après la bataille, l’écrivain Jean Prévost, “capitaine Goderville” dans la Résistance, est pris et tué alors qu’il tente de descendre sur Sassenage.



Vassieux-en-Vercors (Drôme), juillet 1944. Coll. MRDI



Vassieux-en-Vercors (Drôme), La Mure, juillet 1944. Maquisard pendu par les Allemands. Coll. MRDI



Texte manuscrit d'un télégramme d'André Pecquet "Paray", officier américain de renseignement, adressé à Londres, attestant de la répression allemande en Vercors. Vercors, 12 août 1944. Coll. MRDI

Un bilan historique

Après Les Glières (Haute-Savoie) en mars, la tragédie de juillet 1944 en Vercors a mis en lumière la vulnérabilité des maquis-silos, où étaient concentrés trop d'hommes trop faiblement armés et formés. À leur corps défendant, les maquisards ont été pris dans un piège que des circonstances qu'ils ne maîtrisaient pas ont confectionné. Après la douleur, en même temps que se construisait le lieu de mémoire national est venu le temps de l'amertume : le Vercors avait-il été trahi ?

Par de Gaulle ? Par les Américains ? Sur fond de combats politiques pendant la guerre froide, la polémique a fait rage à la fin des années 1940.

En fait, cette question qui touche à la morale a éludé les questions historiques auxquelles on peut donner plus sereinement des réponses. Les maquis, pas plus au Vercors qu'ailleurs en France, qu'ils soient encadrés par des militaires de carrière ou non, n'ont jamais été en mesure d'affronter en combat ouvert l'armée allemande. Seuls ceux qui ont mené une véritable guérilla ont pu porter plus de coups qu'ils n'en ont reçus.

Il est facile aujourd'hui de refaire la guerre sur des cartes. Il est plus difficile d'approcher la réalité du temps, même avec les témoignages, fatalement parcellaires. La question centrale de la communication et de la cohérence de l'organisation à diverses échelles a été un facteur de difficultés, dans ces temps dont on a tendance à oublier le danger quotidien et permanent.

Premièrement, entre les maquisards eux-mêmes et sur les formes de combat, l'union était difficile, certains officiers de carrière gardant des réflexes et une culture militaire inadaptée à la situation ; le Vercors a ainsi changé trois fois de chefs militaires.

Par ailleurs, la situation paradoxale d'une gestion directe par Londres puis Alger faisant du Vercors un maquis dans les maquis, n'a pas été facteur d'efficacité mais plutôt d'inertie, si l'on compare avec d'autres secteurs, notamment pendant l'année 1943.

Enfin, la question du rapport entre la France libre et les Alliés a été centrale. Quand Chavant se rend à Alger en novembre 1943, avec tous les risques que cela comporte, il ne peut rencontrer de Gaulle qui est en plein conflit avec les Américains pour s'imposer face à Giraud. Les services de la France libre ont sans aucun doute promis à Chavant une aide qui ne dépendait pas d'eux, et qu'ils ont donc été incapables de fournir.